Document generated on 04/25/2024 12:19 p.m.

Ciné-Bulles

Rendre visible l'invisible
Le Sel de la terre de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado

Christian Nadeau

Volume 33, Number 3, Summer 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78298ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Nadeau, C. (2015). Review of [Rendre visible l'invisible / *Le Sel de la terre* de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado]. *Ciné-Bulles*, *33*(3), 42–43.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rendre visible l'invisible

CHRISTIAN NADEAU

« J'ai mis 30 ans pour comprendre que mon travail de metteur en scène était de rendre visible ce qui était invisible. » C'est ce que confiait Wim Wenders à Laure Adler sur les ondes de France Culture en avril dernier. Cela résume non seulement tout le travail du cinéaste, mais surtout le sens du **Sel de la terre**, film splendide consacré au photographe Sebastiao Salgado. Au-delà des considérations esthétiques, « rendre visible l'invisible » sonne comme une devise qui exprimerait la vocation morale et politique du cinéma et de la photographie.

Le Sel de la terre, qui présente le parcours de l'artiste depuis le début de sa carrière, n'a pas la grâce et la finesse d'autres œuvres hommages de Wenders, comme celui rendu il y a quelques années à la chorégraphe Pina Bausch. La danse est la compagne naturelle du cinéma : tous deux vivent par le mouvement. Il fallait pour la photographie une autre stratégie, une autre grammaire cinématographique pour rendre compte des images en noir et blanc de Salgado, dans lesquelles on peut lire le plus souvent toute la misère du monde. Aidé par le fils du photographe, Juliano Ribeiro Salgado, Wenders réalise un film à mi-chemin entre le documentaire et le simple diaporama d'images.

Une photo étonne tout particulièrement : celle des mineurs au Brésil, une foule d'êtres humains entassés escaladant tant bien que mal une pente qui semble infinie avec, sur le dos, de lourds sacs de terre. Par cette photographie, Wenders rencontre pour la première fois le travail de Sebastiao Salgado, pour ensuite devenir son ami, voyager avec lui et enfin lui consacrer ce film. Ce qui frappe est la force paradoxale des images de Salgado dont la beauté contraste avec la violence extraordinaire des sujets, comme ces photographies de famines en Éthiopie et de sécheresses au Mali, ou encore celles à la limite de l'insoutenable du génocide au Rwanda.

La puissance du film est dans la mise en scène de ces photos : il reconstitue un cahier d'images qui déroulent pendant presque deux heures, entrecoupées de quelques entretiens avec le photographe, son fils ou sa compagne et collaboratrice Lélia Wanick Salgado. On y voit un très grand nombre d'œuvres de l'Amérique du Sud à la Yougoslavie jusqu'au Congo. Également le retour de l'artiste dans son pays natal à la fin de la dictature, où la pauvreté extrême des gens les réduit à louer des cercueils pour enterrer les morts. Wenders ne néglige pas les œuvres plus récentes du photographe, dont le projet Genesis, qui a été vivement critiqué comme un tournant « National Geographic » de l'artiste, en raison de l'association entre nature et humanisme, où l'écologie accompagne une idéalisation d'un âge d'or de l'humanité (les tribus en Amazonie). Ce dernier aspect de l'œuvre renforce malgré tout, plutôt qu'il ne corrige, un certain malaise au sujet du projet artistique de Salgado. Dans le sillage des critiques de l'essayiste américaine Susan Sontag (*Devant la douleur des autres* chez Christian Bourgois Éditeur), l'œuvre de Salgado a donné lieu à une vaste réflexion sur les normes morales qui doivent régir le rapport de la beauté à la misère humaine. Ne risquons-nous pas, à vouloir donner une trop belle image, de faire oublier le sujet de celle-ci? Ces nuances de gris, cette lumière blanche, parfois métallique, et le grain même des photographies de Salgado reconduisent au statut d'une œuvre d'art. Mais peut-on excuser l'esthétisation au nom de l'art pour l'art? Pour un tel photographe, certainement pas.

Les critiques de Salgado lui reprocheront de magnifier la pauvreté ou la violence des guerres; l'art devient alors une mascarade dissimulant la réalité triste et laide des souffrances humaines. Or, pour accepter un tel jugement, il faudrait pouvoir le généraliser : disons-nous de Goya qu'il a réduit les désastres de la guerre à une série de belles images? L'esthétique n'enlève rien à la force de contestation radicale des gravures de Goya contre la guerre d'indépendance qui ravage l'Espagne au début du XIXe siècle.

Le film de Wenders semble une réponse à ces faux procès : si Salgado offre une esthétique de la souffrance, ce n'est en rien pour la magnifier, mais pour célébrer et honorer les victimes de ces drames qui ponctuent l'histoire humaine. Salgado valorise et reconnaît une dignité à toutes les personnes qu'il photographie, quel que soit leur état de détresse. Wenders rend justice à une qualité première de l'artiste : son pouvoir d'édification.

Dans son livre, Sontag en arrive à la conclusion que la photographie ne peut nous apprendre quelque chose que nous ne

Photo : Sebastiao Salgado

savons pas. Elle n'a pas pour tâche d'expliquer le monde. Elle retient notre attention, attire notre œil, aiguise notre vigilance et notre imagination afin que nous puissions enfin regarder en face ce que nous désirons le plus souvent perdre de vue. Les images, celles du cinéma comme celles de la photographie, sont des portes vers des points de comparaison. Nous savons que l'extrême pauvreté existe, que la famine et la guerre sévissent encore en de trop nombreux endroits dans le monde. Et nous savons aussi que nous vivons dans un univers parallèle, où nous ne connaissons pas ces souffrances. L'art fait voir l'ensemble du réel. Une photographie représente une toute petite partie de celui-ci. À celle-ci s'en ajoute une autre, et une autre, et des dizaines et des centaines ensuite qui, ensemble, forment une grande enquête. Peu à peu, nos œillères disparaissent, car il nous faut regarder à gauche, à droite, devant, derrière.

En fait, le vrai problème politique avec l'œuvre et l'action de Salgado est ailleurs. Que ce soit pour son dernier projet Genesis ou pour son travail avec l'Instituto Terra, une réserve nationale protégée où 17 000 acres de terre, hier encore désertiques, ont été reboisés, Salgado a dû accepter de collaborer avec des intérêts privés, et parfois avec des partenaires pour le moins douteux, comme Vale, premier groupe minier national et deuxième au monde, dont les pratiques antiécologiques au Brésil, en Indonésie et ailleurs dans le monde, ont été régulièrement dénoncées. Cette réflexion morale sur cette association est totalement absente du film. À la défense de Wenders, toutefois, une telle réflexion aurait demandé un tout autre film.

En s'effaçant lui-même et en limitant les apparitions de Salgado à des commentaires sur ses œuvres pour mieux les montrer, Wenders offre de rencontrer cette partie de l'humanité qui nous effraie et que nous tentons le plus souvent d'ignorer. Et ce sont ces centaines de personnes, chacune avec leur visage, leur histoire, leurs luttes et leurs misères, qui font l'objet du film et des œuvres de Salgado. CB

France / 2014 / 109 min

Réal. Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado **Scén.** Wim Wenders, Juliano Ribeiro Salgado et David Rosier **Image** Hugo Barbier et Juliano Ribeiro Salgado **Son** Régis Muller **Mus.** Laurent Petitgand **Mont.** Maxine Goedicke et Rob Myers **Prod.** Wim Wenders **Dist.** Métropole Films